

22. **SICRE José Luis**, *Satana contro gli Evangelisti, un dibattito in cielo*, Dehoniane, Bologna, 2017, 230 p. [en français, *Satan accuse. Le procès des évangélistes*, Fidélité, Namur, 2017, 340 p.]
23. **ASIKAINEN Susanna**, *Jesus and other men: ideal masculinities in the Synoptic Gospels*, Brill, Leiden/Boston, 2018, 187 p.
24. **ALETTI Jean-Noël**, *Le Messie souffrant. Un défi pour Matthieu, Marc et Luc*, Lessius, Bruxelles, 2019, 180 p.
25. **WOODINGTON J. David**, *The dubious disciples: doubt and disbelief in the post-Resurrection scenes of the four Gospels*, BZNW 241, de Gruyter, Berlin/Boston, 2020, 220 p.
26. **TIWALD Markus**, *The sayings source: a commentary on Q*, Kohlhammer, Stuttgart, 2020, 235 p. (cf. RSR 107/2 [2019], n°17, p. 357)
27. **HOWES Llewellyn**, *The formative stratum of the sayings Gospel Q: reconsidering its extent, message and unity*, WUNT 2. 545, Mohr Siebeck, Tübingen, 2021, 400 p.

20. La lutte de Jésus contre les démons, ainsi que la façon dont elle s'insère dans l'atmosphère juive (et non juive d'ailleurs), a déjà été bien étudiée (cf. par exemple Richard Bell, *Deliver us from Evil*, WUNT 216, Mohr Siebeck, Tübingen, 2007). Mais la thèse de Michael J. Morris, *Warding off evil*, est plus ciblée: ce sont les paroles et techniques de conjuration des démons sur lesquelles il se penche. Là où l'exorcisme vise à chasser un démon déjà présent en l'*adjurant*, l'apotropaïsme a pour objectif de repousser son arrivée en la *conjurant*: « La tradition apotropaïque est une caractéristique de la démonologie juive ancienne » (p. 2). L'auteur procède à une enquête approfondie dans les textes juifs contemporains, notamment ceux de Qumran (chap. 2). À l'issue de son analyse des textes juifs anciens, il conclut que les rituels apotropaïques eux-mêmes peuvent se diviser en deux catégories selon qu'ils comportent une forme de *demande* ou pas: « La protection peut être recherchée directement de Dieu sous la forme d'une demande, ou bien les démons peuvent être refoulés au moyen de l'emploi d'une formule comportant des mots puissants qui leur sont adressés » (p. 146). Il est intéressant de relever au passage que le geste de l'imposition des mains pouvait comporter une dimension apotropaïque (p. 143, note 335), point déjà relevé par J. Fitzmyer et A. Yarbro Collins en leur temps. Son enquête permet à l'auteur d'offrir une lecture originale de certaines péripécies et de défendre, avec d'autres arguments, l'opinion selon laquelle la dernière demande

du Notre Père de Matthieu vise bien le démon. Il s'appuie notamment sur la thèse de C. Wahlen (*Jesus and the impurity of Spirits in the Synoptic Gospels*, WUNT 2. 185, Mohr Siebeck, Tübingen, 2004) pour relever que le thème des « esprits impurs », qui a une base dans l'Ancien Testament (en Za 13,2), se retrouve bien présent dans le livre d'Hénoch (proche, sur ce point comme sur d'autres, des formulations lucaniennes). Il en vient alors aux textes des évangiles. En premier lieu, les passages apotropaïques sans prière (chap. 3) à savoir les « tentations » de Jésus, Mc 9,25 et Lc 10,19, puis, en deuxième lieu, les textes avec prière (chap. 4) : le Notre Père matthéen, Lc 22,31 et Jn 17,15. Pour ce qui est des tentations, il constate que « l'usage apotropaïque des Écritures était une pratique commune à travers l'Antiquité » (p. 158). Cette section est suggestive mais pas entièrement convaincante, même s'il est exact que le psaume cité, le 91, était très utilisé dans les prières apotropaïques (cf. 11Q11, p. 182-187). Il est dommage cependant que le statut herméneutique spécial du récit des tentations (de type midrash haggadique au fond) ne soit pas davantage affirmé. Pour ce qui est de Lc 10,19, le contexte me paraît pour ma part davantage lié aux exorcismes proprement dits qu'à des propos apotropaïques (p. 180). Il y a un développement original sur le fait que les démons cherchent à combattre Jésus en reprenant eux-mêmes un langage et des techniques de type apotropaïque, par exemple en le nommant et en l'apostrophant (p. 187-197). C'est sans doute dans l'analyse de la dimension apotropaïque de la dernière demande du Notre Père que l'auteur est le plus convaincant (notamment grâce au parallèle avec 4Q213 et 11Q5, p. 227). Le cas de Jn 17,15 est d'autant plus intéressant que l'Évangile de Jean ne contient pas d'exorcisme (p. 244). Témoignant d'une belle familiarité avec le matériel qumrânien, claire et bien écrite, cette thèse éclaire le monde dans lequel vivait Jésus et permet de mieux comprendre certains passages évangéliques, en particulier la dernière demande du Notre Père de Matthieu.

21. La question du handicap en tant que telle est certes une question moderne. Compte tenu de l'importance des guérisons de personnes handicapées dans les évangiles, il était naturel de se pencher sur le thème du handicap dans les évangiles. Tel est l'objet de la thèse de Louise Gosbell, *"The poor, the crippled, the blind, and the lame"*. Les conclusions n'en seront peut-être pas révolutionnaires mais elles permettent de jeter un nouveau regard sur des textes pourtant bien connus.

22. Pourquoi y a-t-il des différences entre les évangiles et celles-ci sont-elles vraiment un obstacle pour la foi (aujourd'hui comme hier)? Dans *Satan accuse. Le procès des évangélistes*, J.L. Sicre, le grand exégète espagnol, imagine un procès public, tenu devant la Trinité, où Satan est

autorisé à interroger les évangélistes en cherchant à souligner combien leurs différences sont un danger pour la foi. Ils se défendent en justifiant leur choix non sans se chamailler un petit peu. Fin, théologiquement solide, drôle à l'occasion, ce livre très accessible peut constituer une belle introduction au *problème synoptique*. L'auteur est d'avis, à la suite de J.P. Meier, qu'il est probable que Luc ait inventé (de zéro) les paraboles du bon samaritain et du fils prodigue (p. 41). C'est possible, même si je continue à penser que l'hypothèse selon laquelle Luc a réélabéré, pour ses objectifs théologiques propres, une parabole de la source Q proche de Mt 21,28-31, pour composer le récit du fils prodigue, est plus vraisemblable (cf. aussi p. 125). De nombreuses observations faites en passant sont suggestives et renouvellent notre regard sur certains passages. L'auteur observe par exemple que le Jésus de Marc pose une cinquantaine de questions et qu'un certain nombre d'entre elles, notamment celles faites aux disciples, ne sont pas reprises par Matthieu. Une section relativement originale montre pourquoi les trois évangélistes traitent différemment le levain et le sel (p. 135-139). Je ne suis pas sûr que l'on puisse dire que « dans le [mon] récit des Actes, Jésus ne mange rien » (p. 219) car le verbe grec employé au verset Ac 1,4 implique que des repas sont pris en commun (comme le commente de façon suggestive J. Ratzinger dans son *Jésus*, vol. 2). Cet ouvrage didactique de vulgarisation pourra être très utile pour un cours introductif sur les Évangiles.

23. Il y a déjà eu des études sur la masculinité de Jésus (ou du monde du NT). L'approche de Susanna Asikainen, *Jesus and other men*, ne porte pas sur le Jésus de l'histoire mais se centre sur la présentation de chaque évangile et en particulier la manière dont Luc et Matthieu ont fait évoluer le Jésus riche en émotions de Marc. Dans son chapitre 2, elle présente la masculinité antique. L'idéal social est toujours basé sur le mâle et la *vir-tus*, tout comme l'*ἀνδρεία* grecque, désigne d'abord l'attitude socialement idéale de celui-ci. C'est d'ailleurs au fond le problème avec l'homosexualité : ce n'est pas tant le *genre* de la personne avec qui il y a échange sexuel qui compte mais bien d'assumer toujours la position *dominante* sous peine de tomber dans la catégorie de l'efféminé (p. 32). Ceci dit, l'auteure discerne deux modèles principaux : l'un insistant sur la *force* et la puissance d'affirmation du sujet, l'autre plus philosophique, soulignant davantage le *contrôle de soi*. Les évangiles se rapprochent davantage du deuxième modèle mais de façon différente (p. 185). Sans surprise, ses conclusions sont que l'évangile de Luc est le plus proche de l'idéal masculin gréco-romain dominant ; Matthieu, restant plus fidèle à Marc, a un Jésus plus fragile, plus émotif, moins socratique en somme. Elle observe aussi que la masculinité socialement plus acceptable du Jésus de Luc a pour corollaire le fait que « la féminité idéale de Luc est plus proche de